

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER

123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an... 64 fr.	Un an... 96 fr.
Six mois... 32 fr.	Six mois... 48 fr.
Trois mois... 16 fr.	Trois mois... 24 fr.
Chèque postal Ferand 586-60	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

LOUISE MICHEL

Ils sont déjà vieux et commencent à être clairsemés, les militants qui ont connu — ce qui s'appelle connu — Louise Michel.

Les jeunes gens qui sont sortis de la guerre pour entrer dans les organisations dites de « lutte de classe » n'ont pu approcher cette femme vraiment exceptionnelle par le cœur et l'esprit qui, de la Commune à sa mort, a magnifiquement incarné l'esprit de révolte et de liberté.

Cette circonstance peut, seule, expliquer sinon excuser le cas de ce courageux et modeste anonyme qui, dans l'*Humanité* d'avant-hier a consacré à Louise Michel un article dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il insulte gravement à la mémoire de celle qu'il prétend glorifier.

La Révolution russe ? Oh ! oui, Louise l'eût acclamée et aimée autant que nous l'avons acclamée et aimée nous-mêmes. C'est pourquoi, autant que tous les vrais révolutionnaires, elle eût exécuté et combattu la Dictature qui a tué petit à petit cette glorieuse Révolution.

Pour défendre contre les hordes versaillaises la Commune expirante, Louise Michel prit volontairement les armes, fit le coup de feu et brava la mort dans les rangs des héroïques insurgés de cette inoubliable époque. Mais si, victorieuse et devenue un Gouvernement stable, la Commune se fût entourée d'une armée recrutée légalement et par la force, et destinée à mater et à massacrer le Proletariat, c'est avec les ouvriers en révolte et contre cette armée que Louise eût combattu.

Voilà ce qu'il est permis d'affirmer et — j'en appelle au témoignage de tous les militants qui ont vraiment connu Louise Michel — c'est travestir cyniquement et odieusement la vérité que de prétendre le contraire.

Affubler Louise Michel du grotesque uniforme par lequel se signalent les amazons du Parti communiste, c'est outrager notre Louise.

Je dis *notre* Louise, car elle est bien à nous ; et si, par l'action révolutionnaire qu'elle a menée, elle appartient à la vaste et noble famille des révoltés, c'est aux anarchistes qu'elle donna toujours le meilleur de son cœur, le plus clair de sa pensée et le plus fort de son action.

Elle avait horreur des chefs et le dégoût de l'Autorité. Elle était d'une modestie qui allait jusqu'à l'oubli d'elle-même. Sa plus grande joie était de se trouver au milieu des compagnons, perdus dans la foule des obscurs, absolument effacés ; et on ne l'apercevait au premier rang que lorsqu'il s'agissait de payer de sa personne, d'affronter le danger, d'entraîner les miséreux sur la route rouge de l'insurrection, que ce soit en 1871 pendant la Commune ; que ce soit en 1883, sur l'esplanade des Invalides, lorsque avec Pouget et les compagnons anarchistes, elle ouvrait les boulangeries pour en distribuer le pain aux sans-travail affamés ; que ce soit le 1^{er} mai 1891, à Vienne, où, en compagnie de Tennevin, Pierre Martin et les libertaires viennois, elle envahissait les usines et disait aux ouvriers du textile que les patrons réduisaient à la misère : « Prenez, ceci est à vous. Ces tissus, c'est vous qui les avez fabriqués ; ils vous appartiennent. On vous les a volés. Reprenez-les ! » Que ce soit un peu plus tard, au Havre, quand, après avoir essuyé les

coups de feu, dont elle faillit mourir, d'un ouvrier fanatisé par les misérables calomnies dont elle était abreuvée, elle trouva, bien que grièvement blessée et couverte de sang, la force de défendre Lucas, son agresseur, contre la fureur de la foule et, par la suite, contre ses juges, Louise Michel se conduisit en toutes circonstances en anarchiste.

J'ai vécu dans l'intimité de cette militante admirable. Nous avons parlé ensemble dans plus de cent réunions. Durant près de trois mois, nous avons parcouru ce pays du nord au midi et de l'est à l'ouest. Il fallait l'entendre appeler à la révolte les désespérés, les soulever contre toutes les forces d'oppression et de misère, fustiger l'esprit de domination des gouvernants et d'exploitation des capitalistes, prêcher l'extirpation, jusque dans leurs plus profondes racines, de tous les germes de servitude et d'indigence !

Toujours, toujours, elle parla en anarchiste, sans restriction d'aucune sorte.

Jamais je n'ai vu la haine et l'amour se confondre et se compléter aussi passionnément : haine de l'autorité et amour de la liberté, haine des Puissants, des Maîtres, des Chefs, des Riches, et amour des Faibles, des Opprimés, des Égaux et des Pauvres.

Son cœur était si vibrant de tendresse et de dévouement pour les victimes de l'Autorité et du Capital que, en dépit de son exceptionnelle bonté et d'une pitié qui semblait repousser tout sentiment contraire à l'indulgence et au pardon, elle trouvait, pour flétrir les bourreaux du peuple qui travaillent, et soulever celui-ci contre ses tyrans, d'incompréhensibles accents.

Elle n'eût jamais consenti à mettre sa main dans la main des pseudo-révolutionnaires qui prétendent libérer les prolétaires et faire leur bonheur en calomniant basement, en emprisonnant, en proscrivant et en assassinant quiconque n'accepte pas sans examen leurs thèses et ne se soumet pas aveuglément à leurs décisions.

Pensée, cœur, volonté, bras, conscience, Louise Michel appartenait tout entière à la Révolution sociale, à cette Révolution qui, ayant impitoyablement anéanti toutes les institutions d'oppression politique et d'exploitation capitaliste, fera une réalité féconde de ce rêve caressé par les Anarchistes de tous les temps : l'Homme libre sur la Terre libre !

Cette Révolution est la seule que conçoivent les véritables anarchistes. Louise Michel lui voua sa vie. Imitons-la.

SEBASTIEN FAURE.

Nota. — Je publierai demain quelques souvenirs personnels sur notre chère et grande disparue.

L'erreur regrettable

L'*Action Française* d'hier ne soufflait plus mot de « l'erreur regrettable » qui aurait déterminé la mort tragique de Philippe Daudet. Est-ce que ses bons amis de la préfecture de police ou M. Poincaré lui-même auraient conseillé à leur cher Léon de ne plus compromettre l'honneur de la Maison par des suppositions aussi irrévérencieuses pour la corporation ?

Mais, à notre tour, nous posons la question : Comment Philippe Daudet est-il mort ? Qu'est-ce que M. Léon Daudet sait de plus sur l'« erreur regrettable » ? Et pourquoi se tait-il soudain ?

LES HIRONDELLES

Hirondelle, qui viens de la nue orageuse
Hirondelle, hirondelle, où vas-tu ? dis-le moi !
Quelle brise l'emporte, errante voyageuse,
Écoute, je voudrais m'en aller avec toi.

Bien loin, bien loin d'ici, vers d'immenses rivages,
Vers de grands rochers nus, des grèves, des déserts,
Dans l'inconnu muet, ou bien vers d'autres âges,
Vers les astres errants qui roulent dans les airs.

Ah ! laisse-moi pleurer, pleurer quand de tes ailes
Tu rases l'herbe verte, et qu'aux profonds concerts
Des forêts et des vents tu réponds des tournelles,
Avec ta rauque voix, mon doux oiseau des mers.

Hirondelle aux yeux noirs, hirondelle, je t'aime,
Je ne sais quel écho par toi m'est apporté
Des rivages lointains, pour vivre, loi suprême,
Il me faut comme à toi, l'air et la liberté.

Louise MICHEL (1861).

Ohé, les sans-logis !

Les prix des loyers augmentent, le nombre des logements diminue. Les locaux d'habitation sont transformés en magasins, ateliers, cinémas, théâtres, banques, etc., et les malheureux locataires expulsés se réfugient à l'hôtel où ils sont plus mal logés et payent le double et le triple.

Une quantité de logements et d'appartements nus sont meublés par divers mercantiles et loués ensuite à des prix fabuleux. Il y a des familles ouvrières de quatre ou cinq personnes obligées d'habiter une unique chambre qui coûte 30 fr. par semaine, soit 1.500 francs par an, le quart ou le cinquième du salaire.

Il y a des ouvriers, des employés, des manœuvres qui gagnent vingt francs et moins par jour. Ils sont obligés de mettre quatre ou cinq francs pour le loyer. Voyez ce qu'il reste pour la femme et les gosses. En ce moment, se construit le théâtre de la Michodière, dans la rue de ce nom. Les travaux entrepris auraient pour conséquence la suppression de locaux d'habitation.

Eh bien, la demande d'autorisation de construire a seulement été faite après la plainte d'un conseiller municipal. La Ville de Paris aurait signalé le fait au Parquet.

Oh ! mais rassurez-vous, le proprio et l'architecte ne risquent rien. Ce dernier vient de répondre cyniquement au journaliste qui l'interrogeait : « L'architecte ne répond rien et les travaux continuent ! »

Il y a bien des lois, des règlements municipaux et autres dispositions légales. Mais cela ne joue que contre les petits. Les gros jouent avec.

Où donc est passé Cochon, le légendaire animateur de la cloche de bois ? Que font donc les groupements de locataires ?

Avec le théâtre de la Michodière, il y a quelque chose à faire, c'est d'y amener, lors de la première représentation, une vingtaine de familles nombreuses et de les installer d'autorité aux meilleures places, avec des pancartes et des phonographes réclamant du loyer.

Voilà qui ferait plaisir au proprio, à l'architecte et autres profiteurs qui sont responsables de la transformation de locaux domestiques en boîtes à plaisir.

Ah, les bons bougres !

Ah ! les bons bougres que Dudilleux et Chivali ! Dans les périodes de tout repos, la C. G. T. U. c'est Monmousseau, le jeune de la grève des cheminots ; l'Union des syndicats, c'est Raynaud, ce minuscule prétentieux qui se fait faire des cartes de visite aussi abondantes que des cartes commerciales, avec les deux numéros de téléphone de l'Union.

Dudilleux et Chivali sont les chevaux de trait des deux carrioles. Les deux autres sont des chevaux de cirque.

Après s'être cachés pendant huit jours à la citadelle du Parti communiste, 120, rue Lafayette, gardée par les « flics » de Poincaré, les deux froussards font les fanfarons.

Ils se posent en cibles terriblement exposées, sous prétexte que quelques gars du bâtiment sont allés au lendemain du meeting pour leur froter les oreilles.

Il ne faut pas confondre entre les méthodes. Il y a la façon fasciste qui consiste à décharger des revolvers dans les poitrines des opposants, comme le P. C. l'a fait le 11 janvier, rue Grange-aux-Belles.

Il y a la méthode ouvrière qui s'appelle chaussette à clous ou machine à bosseler, laquelle consiste à corriger les impertinents et les intrus du mouvement ouvrier, comme des renégats.

La façon bolcheviste a fait des morts et des blessés.

La méthode syndicaliste a fait des ridicules.

Les Arlequins de la lutte sociale ne seront jamais pris au sérieux quand ils prendront des airs mélodramatiques pour s'offrir en holocauste. Ce sont des profiteurs incontestables et non des victimes destinées aux représailles. S'ils veulent faire du chantage pour de prétendus risques, qu'ils passent à la caisse du Parti pour le compte duquel ils trahissent le syndicalisme.

Nom de Dieu, il faut croire que la place est bonne ou que les auteurs ont perdu tout bon sens pour signer le papier bouffon paru hier dans l'*Humanité*. Et cela, comme fonctionnaires de la C.G.T.U. et de l'Union des Syndicats. Pauvres organisations ! Avez-vous été fondées pour servir de paravents à une comédie aussi inepte ?

Que Dudilleux et Chivali continuent à se faire les chiens de garde des deux rigolos qui n'inspirent que du mépris ! Ils amusent la galerie en se discreditant un peu plus et ne sauveront pas de la réprobation syndicaliste les deux pirates du syndicalisme. Il y a des exécutions qui s'imposent, et pour cela, point n'est besoin des pistolets du capitaine Treint.

Car les travailleurs n'oublieront pas le crime du 11 janvier. Monmousseau et Raynaud ont introduit à la Maison des Syndicats la compagnie franche du capitaine Treint. Il y a des morts, des blessés pour la défense du syndicalisme et de l'immeuble des syndiqués.

N'élargissez donc pas le fossé, misérables ! Ne paradez donc pas dans l'arène en faisant lancer des débris par vos hérauts ! Une seule attitude peut vous convenir : c'est de vous taire et de disparaître ! Vous n'avez donc plus d'amis sincères pour que nous soyons obligés de vous donner ce conseil ?

Un groupe de syndicalistes.

Amsterdam, une fois de plus, trahit la classe ouvrière

La grève des mécaniciens et des chauffeurs anglais ne peut plus être arrêtée. Ce soir à minuit « les gueules noires » cesseront le travail et nous espérons que pas un ne manquera à l'appel de son organisation.

Le mouvement des cheminots anglais, mérite d'être suivi de très près par le prolétariat mondial car il est appelé à jouer un rôle d'une réelle importance, dans l'organisation syndicale internationale et à démasquer l'attitude des politiciens dans les associations ouvrières.

Les cheminots anglais sont groupés dans deux organisations. La première, l'*« Union Nationale des ouvriers des chemins de fer »* est présidée par Mr. J.-H. Thomas et la seconde, la *Société des mécaniciens et chauffeurs* est dirigée par Mr. Bromley.

Mr. Thomas, ainsi que nous le disions hier encore, est un politicien de carrière et son attitude dans diverses occasions, fut plus que néfaste aux intérêts qu'il avait la charge de défendre. Aujourd'hui si nous avons plus particulièrement les yeux fixés sur lui c'est qu'il représente, à un tournant de l'histoire sociale de l'Angleterre, le parti travailliste et que sa trahison sera l'œuvre du Labour Party en entier, qui demain présidera aux destinées de l'Angleterre.

Les lecteurs de *Libertaire* sont au courant de la situation politique de la Grande-Bretagne et n'ignorent pas que d'ici peu, M. MacDonald sera, par le roi, désigné pour former le prochain cabinet. Or la grève des cheminots déclenchée, juste au moment où le « Labour Party » prend le pouvoir, en se déclarant prêt à défendre les revendications de la classe ouvrière, mettrait celui-ci dans une pénible situation. En effet il est impossible à un gouvernement d'assurer le bien-être du prolétariat, et le fait aurait été tellement flagrant, que le « Labour Party » décide d'empêcher la grève par n'importe quel moyen, plutôt que d'avouer son incapacité.

Mais les cheminots anglais, ne l'entendent pas ainsi et malgré l'opposition, Mr. Bromley prétend avec raison que ceux-ci ont le devoir de se dresser devant la prétention des compagnies. Les représentants du « Labour Party » qui ont les soucis de leur siège électoral ont donc demandé à Mr. Thomas d'user de son influence pour enrayer le mouvement et l'homme à tout faire du capitalisme, le défenseur de l'Internationale d'Amsterdam n'a pas hésité à venir au secours de son Parti en sabotant, avant la lettre, la lutte qui va s'engager.

Dans un manifeste publié hier par toute la presse réactionnaire anglaise, il engage les membres de l'Union qu'il préside à ne pas quitter le travail et à continuer, malgré les décisions de la Société des chauffeurs, à assurer le service de la voie ferrée.

Nous avons, dit-il, « signé des accords avec les compagnies et nous devons les respecter. L'on nous traite de jaunes, mais nous considérons que les ouvriers adhérents à notre union qui arrêteront leur travail et qui se refuseront à accomplir un travail qu'ils auraient effectué, si la grève n'avait pas lieu, trahiraient la signature des chefs qui ont accepté les accords ».

L'on ne peut plus clairement engager des ouvriers à saboter un mouvement, et comment s'étonner alors de la confiance des compagnies, lorsque l'on voit un leader engager ses troupes à ne pas entrer en lutte à côté de leurs frères ?

Peut-on espérer que les hommes de Mr. Thomas ne suivent pas leur chef et rejettent loin d'eux cette brébis galeuse, qui envaine tout leur mouvement ? Nous ne le croyons pas. L'influence de la politique dans le mouvement syndical anglais est trop grande pour que du jour au lendemain le prolétariat se rende compte de son inutilité, mais néanmoins une minorité va se faire jour, et petit à petit elle évincera des milieux tous les démagogues qui s'y glissent pour se créer une situation prépondérante et non pour y lutter au profit de la classe productrice.

Quelle position va prendre l'Internationale d'Amsterdam, dans le conflit des che-

minots anglais ? Va-t-elle désavouer un de ses membres les plus influents ? Va-t-elle demander à Mr. Thomas de revenir sur ses décisions et de respecter l'intérêt de la classe qu'il prétend représenter ? Non pas, car l'Internationale d'Amsterdam n'a de syndicat que le nom et n'a jamais pu par sa collaboration de classe assurer un résultat tangible à la classe ouvrière. Ayant en son sein une quantité d'individus se réclamant du socialisme, elle ne peut avoir qu'une faible influence, et a cela de commun avec sa consœur, l'Internationale syndicale rouge, qui elle aussi se réclame d'un Parti et qui sacrifie toute l'action économique à l'action politique.

Anarchistes nous n'avons donc pas à prendre parti envers l'une ou l'autre organisation, qui ne répond aucunement à l'idée que nous nous faisons du syndicalisme et de l'évolution des masses.

Nous avions prévu la trahison du « Labour Party » comme nous avions prévu, celle des Soviets et les enseignements que nous pouvons tirer des événements dont l'Angleterre va être le théâtre sont nombreux.

Tout d'abord nous pouvons constater que la politique qui s'infiltre dans les organisations, sacrifie catégoriquement celles-ci aux besoins des intérêts particuliers ; que les résultats obtenus par les réformistes ne sont pas supérieurs à ceux des communistes et que par conséquent l'échec de deux doctrines qui depuis de longues années se disputent la prépondérance du mouvement social, va laisser le champ libre à ceux qui, ne se réclamant d'aucune politique, veulent combattre simplement sur le terrain économique que les parlementaires ne considèrent que comme un tremplin pour leurs aspirations.

L'anarchisme défendant le syndicalisme fédéraliste, en dehors de toute boutique, en luttant contre l'embrigadement de la C. G. T. U. ou de la C. G. T. U. qui n'ont ni l'autre ne répond aux conceptions que nous avons de l'organisation... ouvrière, marquera un pas en avant dans l'histoire de l'évolution sociale.

En ne nous laissant pas accaparer par des coquins indignes de notre confiance, en traitant nous-mêmes nos affaires, sans laisser à d'autres le soin de nous diriger, nous nous éviterons à l'avenir le sort des camarades cheminots anglais, qui voient leurs intérêts bafoués par les politiciens, ivres de pouvoir et qui au seuil de la lutte trahissent, comme le fait Mr. Thomas, la classe ouvrière au profit des capitalistes et des gouvernants.

J. CHAZOFF.

AUX ORDRES DE LEON DAUDET

André Colomer à l'instruction

Il y a quelques jours, nous annonçons à nos amis que le *Libertaire* était cinq fois poursuivi.

Notre ami André Colomer, un des inculpés, fut donc convoqué hier après-midi dans le cabinet de M. Barnaud qui commence à se spécialiser dans les affaires anarchistes.

Il devait être interrogé sur son article paru le 4 janvier et intitulé : « *Zim Boum ! Boum !* » et voilà leur programme électoral », article où était critiquée la politique du Parti communiste...

Notre ami refusa de répondre sur le fond, se réservant de ne parler qu'en présence de ses avocats, M^{rs} Antonio Coen et Henry Torres.

Encore un procès en perspective, un procès à l'issue duquel on est toujours certain d'être condamné, mais qui tourne toujours à la confusion des maîtres qui font mettre en branle l'appareil judiciaire pour faire plaisir à Léon Daudet et un peu aussi, dans l'occasion, à ces bons candidats qui ne veulent pas perdre leurs clients.

Est-ce que le vote serait déjà devenu obligatoire ?

...ET MAINTENANT, LIBERONS-LES !



PRIMO DE RIVERA. — Ne vois-tu pas, Alphonse, qu'ils vont assiéger notre bastille ? !

PARMI LES LIVRES

Quand, en 1916, je fis paraître *Les Humbles*, je reçus une petite plaquette : *Le plus digne*, par Doëtte, aux éditions de je ne sais plus quelle revue de jeunes. Petite pièce naïvement patriotique : Pierrot et Arlequin s'y disputaient le cœur — oh ! rien que le cœur ! — d'une Colombine, laquelle, farouchement cornélienne, préférait le poilu à l'embusqué. Pages naïves et que je me gardai bien de confondre avec les aérées patriotardes d'un Paul Brulat, d'un Paul Fort, d'un Anatole France, et de tant d'autres pontifes.

C'est que, sur la couverture, il y avait le portrait de l'auteur. Une petite fille, qui avait bien quinze ou seize ans à l'époque ; de beaux yeux, des joues rebondies, autant qu'on pouvait en juger d'après la photo. Une petite fille pleine de vie, qui rabâchait les lieux communs débilités alors par tous les journaux — et tous les pontifes, même d'avant-garde ! — Mais jamais je ne l'entendis hurler comme telle autre hystérique ; Brûlez, brûlez tout ça, puis crachez sur la cendre !

Doëtte était trop saine, trop pleine de vie, pour continuer plus longtemps à chanter la mort. Il fallait lui donner confiance. Cette petite fille deviendrait une femme : elle allait connaître, aimer la vie.

Je la suivis de loin. Elle me communiqua des vers, de temps en temps. L'an dernier, j'en publiai dans *Les Humbles* :

Mes mains fraîches d'avoir détaché les glycines du passé, je veux les étendre sur votre âme, afin que, sous le grave rêve de la lampe vous monte au cœur le goût de ce que fut l'avril.

Elles ont, au jardin où mes vingt ans dansaient, cueilli des arcs en ciel et bercé des soleils ; les voici sur vos yeux, sur vos joues, sur vos lèvres, palpitantes, bonnes et douces comme un miel. Elles furent le nid rose des coquilles et les scarabées bleus ont somméillé dans elles.

Comme au creux chaud des roses chaudes ; elles furent le blond tremplin d'où bondirent des sauterelles. Et d'avoir tant de soirs tressé la chevelure des vignes vierges, des jasmins et des cythres, leur geste a le soulci coujourn des caresses.

Laissez-les s'attarder ce soir sur votre front et songer aux bois clairs où, claires maraudeuses, elles faisaient saigner entre leurs jeunes longes le sucre mauve et parfumé de la framboise.

Cette petite fille commençait à connaître l'amour : autre émerveillement, autres enthousiasmes que devant la patrie livresque. Et après l'amour au clair de lune, les jardins, les fleurs, les fruits, les baisers d'initiation, voici l'amour complet, total.

La petite fille, devenue femme, chante encore : et c'est un beau recueil : *La Lune des Chats*, qui vient de paraître aux éditions de la Connaissance (9, Galerie de la Madeleine, Paris : 30 francs). De beaux vers et luxueusement édités. Des bois gravés de R. Henry Munsch qui illustre la *Bonne ville de Paris* de Charles Bauby (aux éditions du Monde nouveau) : bois simples, lumineux, fort décoratifs. Des nus, traités simplement : pas pour les amateurs sèches de gravures croustillantes, mais pour les amis des beaux livres. Un harmonieux ensemble et — relativement ! — pas trop cher.

Que dire des vers ? C'est assez difficile. Je ne me sens aucunement une âme de censeur devant ces poèmes simples, frais, si naturellement exotiques que l'on ne peut y voir aucun vice. Rien que la vie bonne et simple, et l'amour, qui est bien, quoi qu'en disent les grincheux, une des bonnes choses de cette terre. Bref, je vais simplement citer quelques poèmes : le premier celui qui explique le titre, et ensuite deux autres que j'aime particulièrement :

Aux gouttières, les grands chats noirs
[crispent leurs griffes,
et miaulent l'amour sous la lune de cuivre.

Viens, je suis parfumée comme un pruneau
[des haies,
mords, en riant, au fruit sauvage de mes lèvres,
car ma chair a le goût des champs au crépuscule,
goût de mères mouillées, de cassis ou de nêfles.

Viens.
Une chatte brune et maigre, aux yeux qui brûlent
de volupté, déchire àprement le coussin
où j'ai roulé, avec ferveur, ma nudité.
La chatte a faim de joies et s'étire, impudique.

Mon odeur rôde au creux d'une moiteur
[d'aillet.
Viens. Je suis dévêtue comme une primitive,
et l'or roux des désirs zèbre mes yeux aigus.
Parmi les coussins vêts semblables à des rives,
je t'attends, les yeux clos et les épaules nues.

Aux gouttières, les grands chats noirs
[crispent leurs griffes,
et miaulent l'amour sous la lune de cuivre.

V

Je sors du bain de tes caresses, toute nue,
et tu m'éponges de tes baisers, lentement,
des veines du poignet au duvet de ma nuque.
Tes doigts passent sur moi sans se poser...
La lune

lisse les plumes des ibis du paravent
dont les émois légers dérangent des palmes,
et tu lisses mes courts cheveux de tes mains calmes.

Oh ! ce nid de soie rose où glissent les oiseaux
que broda sur la toile une main ignorée,
je révais d'y plonger le corps jusqu'aux épaules.

quand sur ma chair avec de jeunes tideurs
[d'eau
coururent en frissons tes ongles et tes lèvres.
Et ce fut un bain clair et bleu dans ta tendresse.

Je suis lasse comme celle qui sort de l'onde,
laisse-moi reposer parmi les ibis roses
puisque sont maintenant dégainées mes épaules

du satin ruisselant de tes fraîches caresses.

VII
Viens, je t'apporte la forêt dans mes cheveux
avec la fraîche odeur des fougères épaisses.
Accueille-moi.
Ma chair a cette pâleur bleue
des lunes, qui sourient dans le fond des marais,
et les rainettes accroupies parmi les herbes,
égrenent toute la nuit blême, perle à perle.
Je suis une sauvage enfant des bois sauvages,
qui garde dans ses yeux les reflets des genêts.

Accueille-moi.
Les églantiers m'ont arrosée
de rosée verte ; et je souris sur tes genoux.
Il reste en mes cheveux des épines de houx ;
ôte-les lentement, une à une, je t'aime ;
j'ai quitté la forêt pour venir vers ta voix
t'offrir ma bouche tiède aux saveurs de framboise.

Et déjà mon caprice, au fond de tes prunelles,
la tête renversée, j'augmente avec tes désirs.

Bien sûr que tout le monde n'aimera pas cela. Mais moi, j'aime ces vers sans recherche, sans prétention, simples et naturels. Et j'espère bien que quelques-uns — ou quelques-unes — les aimeront.

On peut encore m'objecter que trente francs, c'est cher pour un livre, même de grand format, sur beau papier et luxueusement édité (Quoi que au cours du change !...) Mais voici mieux.

Claude Aveline n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue anarchiste* : il y a donné des apologies (et non des apologies, mon cher Meyer : évite au *Libertaire* cette coquille de taille qui ornait récemment le numéro du *Mercur de Flandre*). Des apologies d'une langue simple et sûre d'elle-même, d'une pensée bellement indépendante.

Mais je ne veux parler ici que de l'éditeur. Claude Aveline est éditeur : il lance même des éditions de Duhamel, Anatole France, etc., dont on peut dire qu'elles sont réservées aux marchands de munitions et aux actrices perlières. Je crois bien avoir vu, par une réclame quelconque, l'annonce d'exemplaires pharamineux à 15 ou 1.500 francs ! Entre nous, il vaut autant qu'ils achètent Duhamel ou France à ce prix-là, que Bordeaux ou notre Barrès national : ils ne liraient ni les uns, ni les autres. Mais ici leur argent nous profite, indirectement. M'explique : Claude Aveline, avec les bénéfices réalisés sur ses éditions de grand luxe, lance des éditions populaires. Et soignées. Ce qui est presque une rareté de nos jours (à part les éditions du *Harmon* et quelques récentes collections parisiennes qu'il faudrait étudier de plus près).

C'est ainsi qu'il vient de lancer les *Contes de ma mère l'Oye*, de Perrault, avec une préface critique et des illustrations de J.-L. Perrichon. Illustrations reproduites d'après celles de l'édition originale. Un beau volume, sur du papier superbe. Pour *deux francs* ! Un véritable régal pour les petits. Et pour les grands.

Dans la même collection, Aveline vient d'éditer le *ROMAN D'AMADIS DE GAULE*, par *Affonso Lopes-Vieira*, traduit du portugais par *Philéas Lebesgue*, et illustré par René Blot, d'après d'anciennes gravures. Même présentation et même prix.

Les éditions Claude Aveline logent au 11 de la rue du Départ (Paris, XIV^e). Mais s'il y avait quelques commandes, Aveline ferait sûrement un dépôt à la *Librairie Sociale*. Ses livres le méritent.

Deux romans d'amour pour clore cette chronique.

ADAM, EVE ET LE SERPENT, par *Christiane Fournier* (aux éditions du Monde nouveau). Les amours de deux étudiants — pardon, d'une étudiante et d'un étudiant ! — entre lesquels se glisse toujours le serpent : la Science. Mon Dieu, moi je veux bien. Et certes le roman est intéressant, tout en demi-teintes, en analyses — un peu trop parfois — il se lit sans ennui. Mais que nous sommes loin des vers d'amour simples et naturels de Doëtte Angliviel.

L'IMPUDENTE, de Henri Deberly (éditions de la *Nouvelle Revue française*) est aussi un roman d'amour. L'impudente, c'est l'instinctrice appelée dans une famille riche, qui dresse d'abord le gosse à coups de trique et le mari à coups de... Ma foi, à coup de tout : les oïllades, les discussions philosophiques, la croupe, les reins et le reste, tout est mis en œuvre. Et l'impudente arrive à ses fins. Les personnages sont bien silhouettés : le héros notamment, rescapé de la tuerie, a quelques raisonnements dont les critiques « éminents » se sont bien gardés de souligner la vigueur. Ainsi :

Par quelle aberration, aimait-il à dire, peut-on se donner comme patriote ? Je penserais-vous, je vous prie, d'un particulier qu'un autre aurait jeté dans le fond d'une cave, y aurait tourmenté plusieurs années, l'exposant nuit et jour à une mort affreuse et finissant par le priver de l'usage d'un membre, et qui, la liberté lui étant rendue, irait se prévaloir avec arrogance d'un fanatique amour pour son tortionnaire ?

Ou encore :
La volonté du pays que l'on appelle France m'a jeté malgré moi dans cette aventure ;

la France est la raison de ma propre guerre, et c'est à elle, par conséquent, que va toute ma haine !

La femme : la voici dépeinte d'un mot :
La charité, la douceur de Denise, donnaient le même ennui qu'un jardin de roses.

Mal apparée, évidemment : elle aurait fait le bonheur d'un amateur de roses ! Epousée pour son argent aussi par un poète jouisseur et ruiné. L'impudente a beau jeu pour s'ébrouer dans un ménage pareil, tout disperser de sa beauté flagrante, et, dominatrice, subjugué le père et l'enfant. Pages inoubliables que celles où la mère quitte la maison, se voit abandonnée par son fils au moment de prendre le tramway d'Aix à Marseille, et rentre, tête basse, en cachette, à son château, où s'aiment institutrice et mari !

De l'analyse aussi, de la psychologie, dans ce roman. Certes. Mais plus nette, plus vigoureuse (peut-être parce qu'écrite par un homme ?) Parfois emberlificotée dans des phrases maraconniques qui n'ont rien à envier à celles de Marcel Proust. Telle celle-ci que je conseille à la page 177, et qui a failli me donner la migraine :

Brochant ensuite sur le vieux thème que l'on n'a qu'une vie, qu'un âge vient où l'esprit s'ouvre avec stupeur à la vanité des raisons qu'il s'est données pour contraindre ou détruire ses inclinations, elle le conjurait de servir ardemment les siennes, de tenir pour sacrées leurs exigences, d'employer sans remords toutes ses ressources à l'accomplissement intégral de sa destinée, plutôt que de céder, par faiblesse de cœur, à des considérations accessoires dont la plus grave n'avait d'autre consistance que celle que son imagination lui prêtait.

Mais je me hâte de dire que c'est une exception. Et que le roman de M. Deberly, attachant, animé, vivant, se lit avec grand plaisir voire — c'est bien le cas de le dire ! — avec passion.

Maurice WULLENS.

Tous ceux qui veulent savoir comment le Gouvernement des Soviets est un gouvernement d'assassins doivent lire :

La Répression de l'Anarchisme en Russie Soviétique

Un volume de 200 pages
Prix : 2 francs.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc.

Sur l'éducation

La méthode officielle d'enseignement est évidemment néfaste à la bonne éducation de la jeunesse.

Les maîtres de l'enseignement ne sont pas chargés de développer l'intelligence des enfants ; ils doivent observer les programmes, fournir aux élèves une certaine somme de connaissances, lesquelles sont données d'une façon mécanique d'abord pour leur moindre fatigue et pour leur tranquillité personnelle vis-à-vis des inspecteurs ensuite pour une réussite plus certaine aux concours et examens.

Le cerveau ne peut être une encyclopédie complète, il est donc absurde de bourrer les enfants de connaissances indigestes et de faits nombreux. Aujourd'hui plus qu'hier nous devons nous élever contre les anciennes tendances de l'enseignement.

Ce qu'il faut, ce n'est pas seulement apprendre beaucoup de choses, savoir ou prétendre savoir. Il faut une méthode, une façon d'apprendre. Le but de l'enseignement est de développer chez l'enfant les facultés d'observation : Savoir observer est rare. On remarque par exemple chez la plupart des paysans le manque d'observation. Il est impossible d'obtenir d'eux des renseignements sur ce qui les touche le plus près. Ainsi ils ignorent complètement — ou à peu près — la vie excessivement intéressante des insectes. Les mœurs des animaux qu'ils côtoient leurs sont inconnues. De même pour leur culture ils s'en tiennent simplement à la routine et il faut lutter fermement pour leur faire admettre un peu de progrès.

Exciter la curiosité est le moyen de provoquer l'observation. Les sciences naturelles, pour lesquelles on emploie la méthode d'observation, paraissent beaucoup intéresser les enfants. Trop souvent les parents sont incapables de répondre aux questions posées par leurs enfants ou bien jugent cette réponse superflue, ce qui, au lieu de développer la curiosité, la rebute. Le cerveau accepte désormais les choses telles qu'elles paraissent, sans voir au-delà de leurs apparences extérieures et habituelles.

Il serait pourtant possible d'exciter l'esprit d'observation des enfants par des expériences appropriées.

Pour les faits d'ordre physique et chimique la chose est facile : il y a actuellement toute une série de livres composés dans cet esprit : La collection des « Initiations » est intéressante.

Dans son étude sur « l'Initiation mathématique », Laisant nous donne des conseils précieux pour intéresser les enfants aux arrangements et aux combinaisons des chiffres et des figures.

La question si ennuyeuse de l'orthographe pourrait être résolue sans les moyens autoritaires employés dans les écoles. Il est ridicule de vouloir apprendre directement l'orthographe aux enfants par la grammaire en leur faisant rabâcher sans arrêt des règles fastidieuses et inutiles. Donner le goût de la lecture en leur choisissant des livres attrayants, voilà le seul moyen pratique. Car l'orthographe n'est qu'une habitude qui s'acquiert avec la lecture et la mémoire visuelle des mots.

Malheureusement les parents n'ont pas les moyens de choisir pour leurs enfants les lectures appropriées et, dans les conditions actuelles, l'éducation se trouve entravée. Comment améliorer l'éducation et rendre l'enseignement ce qu'il devrait être ?

L'innanité des réformes de notre société est la conclusion qui s'impose à l'esprit.

Il faudrait que chacun pût agir selon ses goûts et selon sa vocation. Il faudrait que les enfants trouvent dans la famille un milieu favorable, et la révolution du monde ne tarderait guère à être un fait.

J. HERACHE.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦ ♦ ♦ d'un Paria

Grand branle-bas ces jours derniers dans le Landerneau parlementaire. La cause en était dans les mesures qu'a cru devoir prendre Poincaré pour enrayer la baisse du franc. Dame, c'est que nous sommes plus qu'à quelques semaines des élections, et si le patriotisme est un mot bien utile en certaines circonstances, il y a une chose qui prime tout, pour les députés, c'est le salut de leurs rélections... Or, justement, les remèdes proposés par le gouvernement, s'ils sont susceptibles de guérir le franc, ce dont je ne suis pas bien sûr, vont avoir, s'ils sont adoptés, un effet plutôt réfrigérant, pour un certain nombre de citoyens, tous braves et honnêtes électeurs. Je veux parler des petits pensionnés, catégorie sociale bien intéressante. Ces gens qui ont « durement peiné » pendant des trente années durant, qui dans la police, qui dans l'armée ou dans de quelconques ministères, ces gens qui pour un salaire dérisoire ont consenti à être le chien de garde de la société et auxquels l'Etat retenait une part de leur pilance pour qu'ils aient plus tard un os à ronger, escomptaient un supplément de ration en regard de l'augmentation du prix de la vie.

Les candidats n'avaient pas manqué dans leurs programmes de faire miroiter les avantages sans nombre qui résulteraient de leur élection : les pensions seraient doublées ou presque, une bonne loi sur les assurances sociales serait votée qui assurerait le pain aux vieux travailleurs hors d'usage. Et avec cela quantité d'autres projets et promesses d'autant plus mirifiques et abondantes qu'elles ne coûtaient rien à ceux qui les formulaient. Au contraire. Il est possible qu'à la fin de cette législature, c'est comme cela je crois que ça se nomme, dans un sentiment bien compréhensible de propagande électorale, un semblant, un commencement de réalisation aurait été tenté. Va le promener !... Voilà que le spectre de la banqueroute se dresse et que le gouvernement par la vote de son programme Poincaré — qu'est-ce qu'il a comme rouleur de rochange ! — fait un appel vibrant au patriotisme de ceux qui sont censés représenter le pays. Beau prétexte pour les paninis de la politique de nous jouer une pantomime de grand style. Pendant que parmi ceux d'extrême gauche, Cachin s'époumonnait à crier : « La Ruhr » sur l'air des lampions, et avec autant de succès que lorsqu'il criait en compagnie de son Treint fatal : « Les communistes, restez !... » ; que quelques-uns parmi ceux de gauche suppliaient, larmoyaient — au chiqué — que Léon Daudet clamait ses habituelles stupidités, un sentiment de satisfaction emplissait unanimement l'âme de ces grotesques. Ils allaient pouvoir enfin donner une raison, cacher sous un prétexte, toujours le même, leur impuissance malaisante.

Les prochaines réunions électorales nous promettent de jolis spectacles, des parades sensationnelles. Dans cette triste et démagogique fumisterie, que de choses nous aurons à dire. Nous n'avons pas de peine à démontrer, une fois de plus, que les brigues de suffrages ne sont que des charlatans, que chaque loi qu'ils votent ou promettent de voter, même celles qui en apparence doivent apporter une satisfaction matérielle aux individus, ne sont que des trompe-l'œil destinés à rendre ceux qui sont exploités, encore plus esclaves. Nous mettrons sur un même plan tous les candidats quels qu'ils soient. Bloc national avec Arago, l'évadé fiscal, Bloc gauchiste avec Herriot-la-Ruhr, Bloc ouvrier ?... avec Cachin, ce pauvre prolétaire, tous ces blocs ne nous disent rien qui vaille, devant être vomi par tous ceux qui ont seulement un peu de réflexion ou le simple sentiment qu'ils sont des hommes.

Et nous opposerons à tous ces blocs bien fendillés, crevés, celui d'un homme roc, de ceux qui ne veulent s'en remettre à d'autres qu'à eux-mêmes pour améliorer leur sort et qui veulent mettre en pratique cette formule qui n'est pas d'un anarchiste : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Que l'élite prolétarienne, composée de bourgeois commencent donc par se mettre au boulot. Et qu'elle se rassure, nous ne l'en sortirons pas pour l'envoyer au Parlement.

Pierre MUADES.

Ils ont raison...

Les Messieurs directeurs du *Nouvelliste* écrivent continuellement en leader : « Le problème de la natalité domine tous les problèmes de l'avenir. »

Nous sommes certainement de leur avis... quoique nos buts soient diamétralement opposés... Mais ils auront beau faire et beau dire, une constatation s'impose : le nombre des abstentionnistes augmente de jour en jour, aussi bien dans le domaine de la natalité que dans le domaine électoral... N'est-ce pas là un signe des temps ?

Innovation fasciste.

Nous savons qu'une des grandes réalisations du fascisme triomphant avait été de mettre en bonne place, dans toutes les écoles d'Italie, l'effigie de cette victime de l'autorité que fut, si nous en croyons la légende, Jésus de Nazareth.

Un journal de midi nous annonce que Mussolini fait donner dans les prisons des représentations cinématographiques, dans le but de faire l'éducation ou la rééducation de ceux qui y sont enfermés.

« A force de voir des films moraux qui leur donnent l'idée et les moyens de se régénérer, les prisonniers, paraît-il, finissent par ne plus penser qu'à cela. »

Nous soulignons ce paraît-il qui en dit long, quoique l'auteur de cette information croie devoir ajouter que « bien des cas ont déjà prouvé qu'en sortant de prison, ils ne songent qu'à reprendre place dans les milieux honnêtes dont le cinéma leur a révélé l'attrait ». Pourrait-on installer un semblable cinéma dans notre Chambre des Députés ?

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

Chez l'éditeur Crès paraît un roman de Dostoïevsky, traduit par M. W. Biens-tock : *Nietotchka Nezvanova*.

Dans le numéro du 19 janvier des *Nouvelles littéraires*, il y a au moins autant de publicité (de publicité avouée, j'entends) que de texte. Un placard pour un livre de M. Paul Morand prend un quart de page à lui seul. Il ne faudrait pourtant pas se f... du lecteur à ce point-là.

Giovanni Papini, le célèbre écrivain italien, vient d'être blessé dans un accident de voiture.

On annonce la prochaine parution d'un livre intitulé *Matriarcat*, sans nom d'auteur, avec une préface d'Henri Barbusse. Qu'est-ce que ce *Matriarcat* ? On sait que Hera Mirtel (alias Mme Bessarabo) en était le principal apôtre.

DERNIERS LIVRES REÇUS :

Henry de Montherland : *Le Paradis à l'ombre des églises* (Grasset, éd.) ; René Joulet : *L'enfant abandonné* (Grasset) ; Edouard Ducoté : *Monsieur de Cancaval* (Grasset).

NOTULES :

Au sujet des dédicaces. — M. Roger Dévigne est un charmant fantaisiste. Parlant des dédicaces, il écrit dans *La Muse française* (10 janvier) : « Certes, la dédicace n'est point un art facile. Elle procède de ce code de la sollicitation nuancée que pratiquent les emprunteurs, les filles à marier, les candidats de toute catégorie... Il s'agit de demander en ayant l'air de donner. L'art de la dédicace consiste à ne point être servile, tout en accomplissant un devoir de bienveillance utile. La dédicace, de quelque façon qu'elle soit tournée, a pour but unique de contraindre le destinataire à ouvrir, de lire le livre qu'elle apostrophe. »

Or le lecteur, quelle que soit sa qualité, est si sollicité, depuis quelques siècles, qu'il éprouve, comme tout organisme vivant, l'instinctif besoin de se défendre. Ce n'est rien d'écrire un livre, de l'imprimer, de l'éditer, de le vendre même, à la rigueur. Le difficile est de le faire lire. La lecture d'une dédicace maladroite épargne aux esprits délicats la disgrâce de lire le livre... Comme je le disais encore ces jours-ci, la dédicace n'est admissible que pour les amis et les artistes envers qui l'on éprouve de l'admiration ou de la sympathie. Quant aux autres dédicaces, celles que l'on écrit en série pour tous les courtisanes de tous les journaux et revues, elles ne sont que des demandes de publicité, ainsi que le remarque Roger Dévigne, et sont, par là même, méprisables.

Georges VIDAL.

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de public. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations d'une pièce malfaisante pour l'individu, nous ne signalerions pas son établissement. Mais nous recommandons ici, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes de l'attention des lecteurs du *Libertaire*.

Théâtres lyriques

OPERA. — A 20 h., Sigurd.
OPERA-COMIQUE. — A 20 h., Madame Butterfly ; Gianni Schicchi.
GAITE-LYRIQUE. — A 20 h. 15, la Mascotte.
VARIETES. — A 20 h. 30, Ciboulette, musique de Reynaldo Hahn.
TRIARON LYRIQUE (boulevard Rochechouart) — A 20 h. 30, la Fille de Mme Angot.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — A 20 heures 30, Monna Vanna.
ODEON. — A 14 h. 30, Grisélidis ; à 20 h. 30, le Petit Café ; le seul Bandit du village.
THEATRE GORLA-FAPARCIERE. — A 20 h. 30, L'Oiseau bleu, féerie en 4 actes de Maeterlinck.
VAUDEVILLE. — A 20 h. 30, La Femme nue, de Henry Bataille.
NOUVEL-AMBIGU. — A 20 h. 30, le Torrent.
COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — A 21 h., Amédée et les Messieurs en rang ; Knock ou le Triomphe de la médecine.
THEATRE DES ARTS. — A 21 h., L'Ingrate, de Maurice Magre.

VIUX-COLOMBIER (21, rue du Vieux-Colombier). — A 20 h., Bastos le Hardi.
MONTMARTRE-ATELIER (place Dancoourt). — A 20 h. 45, Voulez-vous jouer avec moi ?
ALBERT 1^{er} (troupe du Canard Sauvage). — A 20 h. 30, Coq d'or.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — A 21 h., Les chansonniers Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Carol, etc... « Ce sont les pitres », revue.
LE CARILLON. — A 21 h., La Revue.
LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — A 21 h., Les chansonniers Jean Rieux, de Soutter, Remongin, etc... et la revue « T'es bête ».
LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 h., Charles d'Avray et ses chansonniers.

Vient de paraître

aux éditions de
La LIBRAIRIE SOCIALE
9, rue Louis-Blanc (X^e)

DEVANT LA VIE

poèmes
par Georges Vidal
Prix : 4 fr. 50 ; franco-recom. : 5 fr. 25
Bénéfices au profit du
LIBERTARISME et de
La LIBRAIRIE SOCIALE

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

M. Poincaré a eu cet après-midi son succès. Par 430 voix contre 110, les déclarations de notre champion ont été approuvées et plus particulièrement celles qui concernent le paiement de l'Allemagne. Peu importe au premier ministre d'où viennent les ressources qui viendront grossir les caisses de quelques financiers franco-allemands, peu lui importe que les prolétaires allemands soient obligés de travailler dix heures par jour en crevant de faim, sa politique guerrière exige que pour étayer sa politique de sang, il fasse croire que l'Allemagne peut payer, et la Chambre le suit dans ses sinistres aventures.

Comment la politique française va-t-elle s'accorder avec celle des futurs ministres anglais ? Malgré les discours doucereux que l'on fait de chaque côté du détroit, il reste néanmoins certain que le prochain gouvernement travailliste ne suivra pas M. Poincaré et qui sait où nous conduirait la rupture entre les deux gouvernements ?

La politique nous entrainerait-elle dans un nouveau conflit ? La course aux armements n'est pas faite pour nous rassurer, et le prolétariat ignore bien de se tenir sur ses gardes.

Devant la situation instable de l'économie européenne, le capitalisme international est prêt à tout pour se défendre : Les tentatives d'arracher à la classe ouvrière les quelques améliorations qu'elle a su conquérir par des années de lutte, se manifestent chaque jour plus violentes.

En Allemagne, une grève ne se termine d'un côté que pour éclater dans un autre ; chaque jour nous apprenons que des ouvriers se révoltent contre les conditions de vie et de travail qui leur sont imposées. Aucun mouvement ne se termine sans que des victimes n'aient payé de leur sang leur désir d'émancipation.

En Angleterre, le mouvement qui jusqu'aujourd'hui n'avait jamais débordé les cadres d'un pale réformisme, s'étend et la révolutionnarisme perçue, dans les organisations les plus attachées à un passé de collaboration de classe.

En Italie et en Espagne momentanément courbées sous l'autorité dictatoriale de quelques aventuriers, la haine qui sommeille au cœur de la classe asservie, se réveillera bientôt pour animer les prolétaires réclamant leurs droits.

En Russie, malgré la censure sévère, nous savons qu'un jour nouveau se lèvera bientôt et la dictature rouge sera bien obligée d'accorder au peuple qui fit la révolution de 1917, les quelques libertés qu'il réclame depuis tant d'années.

En Asie aussi, les hommes tendent vers les idées leur point menaçant et l'on peut espérer que sous peu éclatera la colère mondiale qui renversera le vieux monde, pour élaborer une société de justice et de paix.

J. C.

ALLEMAGNE

DEPLACEMENT SUPERFLU

M. Albert Thomas, président du Bureau international du travail, est à Berlin, où il négocie avec le gouvernement pour le maintien de huit heures.

L'intervention est tardive. Mais pourquoi les socialistes allemands, amis de Thomas Albert, ont-ils laissé saboter les huit heures ?

LES GREVES

Düsseldorf, 19 janvier. — La grève continue dans presque toutes les usines de Crefeld aussi bien dans l'industrie métallurgique que dans l'industrie textile. Les services municipaux continuent à être assurés sur l'ordre des autorités belges d'occupation. Les ouvriers des transports, également en grève s'opposent à la circulation des voitures et le délégué de la Haute Commission a interdit l'arrêt par les grévistes des véhicules transportant des vivres, des denrées de première nécessité et du charbon.

Dans la Ruhr, la lutte pour le maintien des 8 heures est à peu près complètement abandonnée par les ouvriers et le travail a repris dans la majeure partie des usines. Un accord est intervenu entre l'association des industriels du nord-ouest et les syndicats chrétiens et Hirsch-Dunker d'ouvriers métallurgistes pour la fixation des salaires. Le syndicat socialiste du Metallarbeiterverband, qui avait tout d'abord pris part aux négociations, s'est retiré par la suite et a refusé d'accepter les conditions des patrons.

Aux termes de l'accord, le salaire fixe de 53 pfennigs-or par heure est aboli et une différence établie entre les différents salaires des ouvriers syndicalistes et ceux des apprentis et ouvriers ordinaires. Le salaire de base est de 40 pfennigs-or l'heure pour un ouvrier auxiliaire âgé de 21 ans ; un ouvrier spécialiste touchera 125 % de ce salaire, un apprenti 85 % du salaire d'un ouvrier du même âge et les ouvrières 70 % du salaire d'un ouvrier.

La grève continue dans certaines mines de lignite de la région de Cologne, où les mineurs refusent d'accepter le retour à la journée de travail d'avant-guerre.

LES OUVRIERS S'AGITENT

Berlin, 19 janvier. — La « Gazette Populaire de Cologne » annonce que les syndicats de gauche des mineurs, dans les mines de lignite, ont proclamé pour lundi la grève générale.

L'ACTION DIRECTE

Hambourg, 19 janvier. — Une grenade a été jetée au cours d'une retraite aux flambeaux organisée hier à Itzehoe à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'Empire. Seize personnes ont été plus ou moins grièvement blessées.

CANADA

15.000 OUVRIERS EN GREVE

Toronto, 18 janvier. — Mr. Lewis, président de l'Union internationale des mineurs, a enregistré la décision des mineurs de Cap Breton, de ne pas reprendre le travail, avant d'avoir obtenu satisfaction au sujet des revendications présentées par les ouvriers aux directeurs de la compagnie. Aucun des 15.000 ouvriers employés dans les mines n'est descendu aujourd'hui.

ÉTATS-UNIS

LA GUERRE CONTINUE

Washington, 19 janvier. — Le croiseur Omaha et six contre-torpilleurs qui se trouvaient dans les eaux de Panama ont reçu l'ordre de se rendre à la Vera Cruz.

Et les ouvriers qui sont sur ces navires qui vont se faire tuer sans savoir pourquoi.

En peu de lignes...

— On mande de Lorient : Une tempête est signalée à 10 heures du matin. Les sémaphores hissent les cônes avertisseurs. Les mauvais temps ne cessent d'ailleurs pas, éprouvant fortement marins et pêcheurs. La nuit dernière, de violentes trombes de pluie s'abattaient sur la région.

Hier matin, à 6 heures, un incendie détruit en grande partie une usine de teinture située rue Bizet, à Amiens. De nombreuses marchandises sont détruites. Dégâts très importants.

— On mande de Boulogne : A la suite des pluies, la rivière de Liane déborde à Hesdigneul, inondant sa vallée. Le ferme du Manoir est isolée et deux ponts sont recouverts par les eaux.

— D'Alençon : Au cours d'un incendie qui détruit sa maison, Mme veuve Alleaume, âgée de 55 ans, de Lachapelle, près Sées, est brûlée vive.

— D'Hazebrouck : A Steenvoorde, le cantonnier Théophile Minne, âgé de 69 ans, en suivant la voie du train des Flandres, est happé par la locomotive d'un train de marchandises et a le bras et le pied droits broyés. On conserve peu d'espoir de le sauver.

Encore une victime du travail à ajouter à la liste déjà longue pourtant et qui grossit chaque jour...

— De Caen : Un jeune homme de 24 ans, M. Jean Charlier, ouvrier dans une usine de Caen, se rend chez ses parents après sa journée faite ; il veut éviter une voiture sur la route et monte sur la voie des chemins de fer du Calvados juste au moment de l'arrivée d'une locomotive faisant le service Caen-Falaise ; il roule sous le véhicule et est écrasé.

M. Charlier s'était marié il y a un mois.

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Soubervielle 508-55, Paris
Maxime GORKI :

Souvenirs de ma vie littéraire

Prix, 10 fr. — Franco recommandé, 10 fr. 85

Le procès de Nicolau et Mateu doit être revu

Du Temps d'hier :

« Le roi d'Espagne vient de commuer la peine de mort, qui fut prononcée contre les assassins de M. Dato, Mateu et Nicolau, en celle des travaux forcés à perpétuité.

« L'opinion et la presse ont accueilli favorablement la mesure de grâce prise par le roi d'Espagne sur la recommandation du directeur.

« Le décret relatif à cette commutation de peine, ainsi qu'à celle de cinq autres condamnés à mort, paraîtra à la Gazette officielle, le 23 janvier, date de la fête du souverain. »

Nous avons annoncé, hier, la grâce de nos deux camarades.

Cette mesure est un premier pas vers la justice.

Pour que cette mise en liberté devienne enfin réalité, il faut obtenir la révision du procès de Nicolau et Mateu.

On avouera qu'une peine des travaux forcés à perpétuité ne saurait nous contenter.

Les travaux forcés ne seraient que l'horrible crime retardé de quelques mois, car le bagne est la mort lente des malheureux qui sont obligés de le subir. Nicolau et Mateu ne doivent pas mourir victimes de la réaction espagnole.

INNOCENTS, nos deux camarades doivent être rendus à la vie libre, puisqu'il est prouvé, archi-prouvé qu'ils ne sont pour rien dans l'assassinat de l'ex-président Dato.

Pour la révision du procès, pour la prompte libération de ces deux amis, c'est à cette besogne que nous devons maintenant nous atteler.

Chez Thémis

L'AFFAIRE PHILIPPE DAUDET

M. Barnaud, juge d'instruction, a convoqué hier à son cabinet quelques personnes de trente-sixième ordre qu'on ne peut considérer que comme des témoins indirects de l'affaire Philippe Daudet.

LORSQUE TOUT EST FINI...

Une chambre du tribunal civil de la Seine a rendu son jugement dans une affaire où une femme du monde et son mari jouent un rôle qui ne semble pas précisément brillant.

Cette dame, une noble authentique, habitant le non moins noble faubourg, avait fait la connaissance, avant de se marier ou de se remarier, d'un monsieur, commerçant parisien. Elle réclamait à cet ami une somme de 30.000 francs.

Comme justification, son avocat, M^e Gaston Boissier, qui brandissait deux talons de chèques, plaidait pour le commerçant, s'étonnant que cette noble dame ait pu nourrir de telles prétentions.

L'existence de ces deux talons était, dit-il, la preuve que cette amante pratique, avait remboursé une somme à elle gentiment avancée par le notable commerçant, son ex-ami.

Dans ce cas, la douzière avait usé d'un procédé qui, pour réussir quelquefois, laisse quelque peu à désirer au point de vue moral.

Ayant rompu avec son ami, elle aurait — quoique déjà riche, mais pour ajouter à sa fortune, ou s'offrir une fantaisie — usé d'un stratagème, en se servant de ces talons de chèques qu'elle considérait comme la preuve d'une somme qu'elle aurait avancée à son ex-soupirant, mais qui ne représentait, au contraire, que le remboursement d'une somme dont celui-ci serait créancier.

Le tribunal a condamné le commerçant à payer à son ex-maitresse, la somme de 30.000 francs.

Si la noble dame a réussi à « faisanter » son ex-ami — cette expression n'est pas en usage dans le grand monde — en le faisant traduire devant la justice pour la restitution d'une somme qu'elle lui devait, en réalité, on avouera qu'elle ne manque pas d'un certain culot qui peut la conduire très loin.

Mais une pareille mentalité ne prouve-t-elle pas ce qu'il peut y avoir de laid chez ces gens qui se targuent de représenter l'éclat de la société ?

Quant au mari de la dame — qui n'a pu ignorer que celle-ci a été en justice contre son ex-amant — le rôle qu'il a pu jouer dans cette histoire est si apparent qu'on peut lui décerner le qualificatif de m...

Il y a droit.

LE RAT DU PALAIS.

A travers le Pays

Un homme coupé en morceaux

Jusqu'à présent ce triste sort ne semblait devoir être réservé qu'au « sexe faible ».

C'est par douzaines qu'on comptait les malheureuses femmes qui avaient dû subir le regrettable contact du couteau ou du coutelet.

Mais une dépêche de Reims nous parvient, qui nous annonce qu'un émule de Burger s'est particulièrement distingué dans l'art de réduire ses semblables à leur plus simple expression. Voici les faits :

Roger Lamotte, jeune époux de 18 ans, avait fait la connaissance, à Reims, d'un M. Chausinand, lequel, marié et père de famille, lui avait présenté sa femme âgée de 33 ans et sa fille Olympe, comptant 15 printemps. Reçu dans cette famille, Roger ne tarda pas à entretenir avec Mme Chausinand des relations très... étendues.

L'amour qu'il conçut pour la mère rejallait bientôt sur la fille qui devint, en même temps que sa mère, la... confidente du jeune Roger.

Le 14 octobre dernier, Roger Lamotte partit en automobile, en compagnie d'André Chausinand, qui exerçait la profession de chauffeur, pour visiter, à Courcelles, la propriété que celui-ci venait d'acheter. Le soir, à la nuit, Lamotte rentra seul à Reims et le lendemain il apprenait à ses amis qu'une scène s'était produite à Courcelles entre lui et Chausinand, et que celui-ci l'ayant menacé, il avait perdu la tête et l'avait tué de plusieurs balles de revolver. Il avait ensuite son cadavre dans le jardin.

La disparition du pauvre homme passa inaperçue.

Mais le 18 novembre, Roger, accompagné de Mme et de Mlle Chausinand allèrent, la nuit, à Courcelles. Le cadavre fut déterré et transporté dans l'étable de la propriété. Là, la jeune fille déshabillant son père, jeta au feu ses vêtements, tandis que l'amant et sa maîtresse n° 1, essayaient de faire entrer le corps — ils avaient sectionné les jambes et la tête — dans un tonneau qui n'était pas celui de Diogène, hélas !

Toutefois, cette délicate opération ne réussit pas et les trois amants durent se contenter d'enfouir le corps de l'infortuné Chausinand dans un coin de l'étable qu'on fit bétonner quelques jours plus tard.

La propriété fut ensuite mise en vente. Le récit de ce drame fut fait par l'amant et la maîtresse n° 1 au juge d'instruction qui les interrogea après leur arrestation.

Quelles causes attribuer à ce crime dont l'originalité certaine n'exclut pas l'horreur ? Sadisme ? N'en doutons pas.

À SAINT-ETIENNE

Suites de Manifestation

Nous avions pensé que notre tentative de concert sous les fenêtres du Consulat d'Espagne en notre ville resterait sans suite.

Il n'en est rien, malheureusement. Les copains arrêtés et relâchés aussitôt, comme nous le signalons dans notre compte rendu, viennent de recevoir une feuille leur annonçant que des poursuites allaient leur être intentées pour tapage nocturne. Les manifestants sont donc maintenant assimilés aux vulgaires ivrognes ou fétards qui pullulent dans le pays (lesquels ne sont d'ailleurs presque jamais poursuivis).

Il n'est là rien qui nous surprenne, c'est la conséquence normale de l'avachissement de la classe ouvrière actuellement. Laquelle classe ouvrière passionnée qu'elle est par les élections prochaines, n'a pas le temps de penser à elle, occupée qu'elle est à penser aux autres, à ses maîtres d'aujourd'hui ou de demain. Mais, pour revenir aux poursuites annoncées plus haut, si peu graves soient-elles, elles doivent attirer notre attention, dans ce sens qu'elles ne sont que partie du vaste plan de coercition en application actuellement sous la pression des Daudet, Maurras et consorts. De plus, et c'est plus grave, elles se manifestent aussi sous forme d'expulsion, et déjà, quelques camarades espagnols ont été invités à quitter notre terre inhospitalière. Les nuits de leur représentant à Saint-Etienne menaçant d'être troublées, il est naturel que ces mesures soient prises. Mais nous devons par tous les moyens en notre

pouvoir, les empêcher. Et, dans cet ordre d'idées, nous devons dire que déjà à l'annonce de ces diverses poursuites, les organisateurs du meeting en faveur de Nicolau et Mateu, nos camarades de la minorité syndicaliste révolutionnaire, ont prié ces messieurs de la police, de bien vouloir diriger contre eux aussi les poursuites, solidaires qu'ils sont de tous les poursuivis, de tous les opprimés.

De notre côté nous faisons appel encore et toujours à tous les hommes de cœur et d'action pour qu'ils viennent renforcer notre groupe afin de pouvoir organiser la protestation qui s'impose face à tous les oppresseurs, à tous les dictateurs.

Ceci, d'autant plus que, au lendemain du crime des politiciens du bolchevisme, il est indispensable que l'union soit forte parmi tous les libertaires.

MARCO.

du groupe de Saint-Etienne.

P. S. — Le compte rendu du meeting et de la manifestation en faveur de Nicolau et Mateu, ayant été mal interprété, à mon sens, par les copains organisateurs dudit meeting, je dois dire qu'il n'a jamais été dans ma pensée de créer une polémique entre le groupe et les copains syndicalistes. Il n'a été non plus dans ma pensée, d'attaquer tel ou tel camarade de la Bourse, j'ai en toute conscience signalé ce qui s'était produit au cours du meeting et les paroles prononcées par le camarade Lorduron, quant à l'organisation d'une manifestation, je dois ajouter qu'il a dit être prêt à participer à toute manifestation, même organisée spontanément. Et, d'ailleurs, le camarade Lorduron était en compagnie du camarade Mahistre, en tête de la colonne qui se heurta aux agents. Et je suis persuadé qu'une interprétation inexacte de mon compte rendu ne sera pas la source de discussions entre la minorité syndicaliste révolutionnaire de Saint-Etienne et le groupe libertaire.

LES SUITES D'UNE REPRIMANDE

Nevers, 19 janvier. — A la suite d'une légère réprimande de son patron, une jeune fille de 16 ans, Jeanne le Douze, demeurant à Bussey, a avalé le contenu d'un flacon d'un produit pharmaceutique réservé à l'usage externe, puis, appuyant sur sa tempe le canon d'un revolver dont elle s'était emparée, elle a pressé par deux fois la détente. L'arme, en mauvais état, n'ayant pas fonctionné, la jeune désespérée a alors décroché un fusil de chasse et s'est fait partir la décharge en pleine poitrine.

L'état de la jeune fille est désespéré. La réprimande fut-elle légère, comme le dit la dépêche de l'Agence Havas ?

Si sensible que pouvait être cette jeune fille, il est bien probable que le ton sur lequel lui fut fait le reproche ne dut pas être bien agréable.

Tragédie — parmi tant d'autres — de la société capitaliste !

A quand le travail entre égaux ? Libre et agréable.

PETITS PROFITEURS DE LA GUERRE

Toulouse, 19 janvier. — Le tribunal correctionnel de Toulouse a condamné ce soir M. Barthélémy Gransac et Mme Françoise Bareille, venue Pujol, marchande de fromage à Toulouse, à 3.000 francs d'amende chacun pour dissimulation de bénéfices de guerre évalués à 177.000 francs.

Ces braves gens avaient fait leur beurre avec des fromages, pendant cette bonne petite guerre. Les 177.000 francs qu'ils ont gagnés — on sait trop comment — c'est à la guerre qu'ils le doivent.

Combien de gens qui leur ressemblent souhaitent qu'une nouvelle hécatombe vienne faucher dans la fleur de l'âge des centaines de milliers de pauvres diables qui offrent leur peau « joyeusement » pour que des trafiquants de fromage édifient des fortunes colossales qui leur permettent, au bout d'un temps très court, d'avoir pignon sur rue et bagues de prix aux doigts !

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE

9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Soubervielle 508-55, Paris
Albert THIERRY :

Réflexions sur l'éducation

Prix, 10 fr. — Franco recommandé, 10 fr. 85

(24) Feuilleton du Libertaire 20-124

Le Drapeau Noir

par
Tony RÉVILLON

DEUXIEME PARTIE

Mourir en combattant

I

LE CAPITAINE DE L'HIRONDELLE

Pour ne pas épaver le commencement de février, il y avait eu la grève des tisseurs, un premier départ de fabricants emportant leur argent, un enterrement d'ouvrier où les canuts avaient passé la revue de leurs forces, un nouveau départ de fabricants trop pressés cette fois pour songer à emporter quelque chose, une proclamation du maître affectant de croire qu'une minorité factieuse opprimait la majorité des travailleurs désireux de retourner à leurs métiers, une démarche des délégués des sections auprès du préfet, la réponse de ce dernier disant que les rapports des salariés et de leurs patrons ne le regardaient pas et qu'il n'entendait en rien se mêler de leurs affaires, la proposition d'une inerciale repoussée par les fabricants, puis les rassemblements devenant

tumultueux, les théâtres fermés, les rues occupées par les soldats, les sommations au roulement des tambours, enfin la misère dominant tout, la défaite prévue des alliés, la reprise du travail, le retour des fabricants. Maintenant, l'ordre matériel régnait à Lyon ; mais le désordre moral était à son comble. La nécessité n'est pas une solution. Le travail avait repris, mais les conditions de travail restaient les mêmes, et la question sociale continuait à se poser aux esprits aigris par la souffrance, l'attente et la lutte. Les Chambres à Paris venaient de voter une loi sur les associations, qui enlevait aux ouvriers le droit naturel et indispensable de mettre en commun leurs efforts pour résister à la tyrannie industrielle qui pesait sur eux. Les Mutualistes, divisés sur la question de la grève, s'étaient retrouvés unanimes pour protester contre cette loi, et leur protestation semblait le signal d'une nouvelle guerre.

Le capitaine Dufour savait tout cela, et il le racontait au jour le jour, sur le ton dont il aurait parlé de la pluie ou du beau temps. A peine, en sa qualité de chef, laissait-il voir une nuance de sympathie pour ceux d'en haut contre ceux d'en bas. Il croyait devoir cela aux gélons de sa casquette, au fond il ne s'inquiétait que de la bonne marche de son bateau.

De reste, ce lever de printemps sur la Saône était si beau qu'il eût donné une heure de sérénité à l'esprit le plus rempli de choses sombres.

Un voyageur et une voyageuse surtout paraissaient subir l'influence de la nature heureuse.

La voyageuse, très inquiète au départ, le capuchon de sa mante relevé et ramené sur le front, se débattait visiblement aux regards. D'abord elle s'était tenue assise

à l'arrière, la tête penchée sur la balustrade, comme si l'eau seule l'eût intéressée. Mais, à mesure que l'Hirondelle dépassait les maisons, les usines et les villas au delà des faubourgs, elle avait repris de l'assurance, fait quelques pas sur le pont. A présent, debout à l'avant du bateau, le capuchon de sa mante sur les épaules, elle fixait la rive droite, à l'horizon, de grands yeux noirs pleins de points d'or. Les passagers tour à tour s'arrêtaient pour admirer l'élégance de sa taille, la cambrure de ses reins. On eût dit qu'elle sentait l'attention dont elle était l'objet, tant elle se tenait droite et superbe à la place qu'elle avait choisie.

Le voyageur, un jeune homme à la barbe blonde, aux cheveux blonds, offrait sur son visage les traces d'une horrible fatigue. Un cercle noir entourait ses paupières, et des plis de pensée, pareils à des rides, vieillissaient son front. Ses yeux bleus semblaient regarder en dedans. Cependant, peu à peu, lui aussi s'était laissé pénétrer par l'air et la lumière. Le petit vent de la Saône effaçait les plis sur son front, et ses yeux éclairés cherchaient des paysages dans le ciel.

— Les voyageurs pour Neuville à l'arrière du bateau !

Dans un tournant de la Saône, Neuville apparut avec son clocher d'ardoises allumées par le salut du soleil, ses maisons blanches et jaune pâle, ses quais plantés d'arbres et ses cabarets précédés de tonnelles.

L'Hirondelle aborda.

Le voyageur et la voyageuse passèrent du bateau sur le ponton.

A bord, il y eut des sourires.

Un jeune homme, une jeune femme, et des tonnelles à quatre lieues de la ville, cela ressemblait si bien à une partie !

Mais les passagers en furent pour leur supposition et pour leur sourire. Le jeune

homme, à peine descendu, prit le pont pour gagner la rive opposée, tandis que la jeune femme, au contraire, suivait les quais.

Au moment où elle longeait une terrasse plantée d'acacias devant un restaurant, elle entendit une voix qui disait :

— Tonine !

Monsieur Claudius ! répondit-elle en levant la tête.

— L'entrée est par la rue à droite.

Elle tourna la rue. Rapidement, il vint à sa rencontre.

— Entrons, dit-il en montrant la porte du restaurant. J'ai fait mettre notre couvert là-haut, dans une chambre d'où l'on voit la Saône.

Mais Tonine :

— Non, je veux déjeuner sur la terrasse.

— En plein air ?

— En plein air. C'est déjà bien assez d'être venue. Si vous saviez comme j'ai eu peur ! Dans les rues, je courais de crainte d'être suivie. Lorsque je suis montée sur le bateau, il me semblait que tout le monde allait me reconnaître.

— Tonine, vous ne m'aimez pas !

— Si je ne vous aimais pas, je ne serais pas ici.

— Alors, ayez confiance en moi, et venez déjeuner là-haut, où nous serons seuls.

— Pour cela, non. Une autre fois, peut-être. Aujourd'hui, faites ce que je veux.

— Garçon, dit Claudius, mettez notre couvert.

— A la bonne heure !

Elle s'approcha de lui, très près, défit son manteau, et se renversant avec un sourire :

— Je n'ai pas dormi, je suis laide.

— Vous êtes tout ce qu'il y a de plus beau, et si vous me regardez encore ainsi, je vais être obligé de fermer les yeux. Non, restez. Ah ! c'est moi qui vous aime ! Avant

vous, je n'avais jamais aimé. Vous êtes si belle !

Tonine jouissait de cette admiration. Le garçon partit. Elle retrouva son sang-froid.

— Maintenant que je n'ai plus peur, j'ai faim. Et vous ?

— Oh ! moi, je demeure à côté. Tenez, du bout du quai nous verrions la maison de mon père, sur l'autre bord. La course n'est pas assez longue pour donner de l'appétit. Mais je mangerais tout de même si cela vous fait plaisir. Je ferais tout ce que vous voudrez. Je suis heureux !

— Madame est servie, dit le garçon.

II

FIANÇAILLES

Le voyageur de l'Hirondelle n° 2, après avoir passé le pont, suivit pendant quelque temps le chemin de halage au bord de la Saône ; puis il quitta pour prendre un sentier à travers champs qui le conduisit dans un chemin couvert bordé de buissons de noisetiers et d'auléupies. Il marchait lentement, le corps abandonné, comme on fait lorsqu'on arrive d'avance à un rendez-vous et qu'on veut paraître se promener au lieu de paraître attendre. Tout à coup, il aperçut une jeune fille qui venait à lui. Elle s'avancait les bras pendants, les yeux baissés, et son regard éclairait les pierres du chemin.

La-bas, dans le Midi, lorsque Juliette, de loin, reconnaît Roméo, elle jette un cri de joie et elle accourt. Son amour est fils du soleil et il éclot comme un instinct. « Je t'ai choisi parce que tu es jeune et beau et que je suis jeune et belle. Pourquoi cacher ce que j'apprécie ? Si l'univers pouvait m'entendre, je crierais à l'univers que j'aime et que je suis aimée ! »

(à suivre)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Papetiers de Scaër (Finistère). — Afin d'obtenir une augmentation, les ouvriers et ouvrières de la papeterie Bolloré, qui touchent des salaires de famine, se sont mis en grève.

Dans le but de terroriser la malheureuse population ouvrière, la gendarmerie a arrêté un ouvrier qui est accusé d'entraves à la « liberté du travail » et de voies de fait sur un contremaître.

Alimentation de St-Etienne. — Les boulangers, bouchers et charcutiers de la coopérative « l'Union des travailleurs » ont obtenu une augmentation journalière de un franc.

Terrassiers du Havre. — A la suite de renvoi de camarades par la société anonyme des travaux publics et hydrauliques de Paris, adjudicataire des travaux de la voie ferrée dans la gare du Havre, le syndicat des terrassiers mit la maison à l'index.

Celle-ci composa des équipes de fortune avec des terrassiers espagnols, portugais, etc.

A la suite d'un débauchage au passage à niveau du boulevard de Gravelle, des arrestations furent opérées, celles de trois camarades.

Devant cette répression patronale et policière, le Havre est mis à l'interdit par la Fédération du bâtiment.

Marins allemands. — Les armateurs allemands se refusent à aller discuter avec les matelots allemands qui sont en grève dans les ports anglais et qui demandent le paiement de leurs salaires suivant les tarifs anglais.

Les armateurs allemands sont furieux de voir que les syndicats d'inscrits et de dockers anglais ont pris fait et cause pour leurs camarades d'un autre pays.

Les patrons prétendent que leurs gens de mer sont payés en monnaie-or, sur la base du dollar et qu'ils ne sont pas victimes du change.

Les revendications

Services publics. — Le Comité intersyndical confédéré des services publics s'est réuni à la Bourse du travail pour protester contre le rejet du cahier de revendications par le Conseil municipal et contre les impôts nouveaux sur la classe ouvrière.

Le Comité s'est engagé à seconder le cartel confédéré et à participer au congrès organisé par ce dernier en mars.

Employés de banque. — Le syndicat a tenu une réunion spéciale pour les employés du Crédit foncier. Des revendications ont été formulées sur les salaires et sur des questions d'ordre intérieur. Une délégation a été chargée de les présenter à la direction.

Electriciens. — Les employés et ouvriers de la C.P.D.E. se sont réunis à la Bourse. Ils demandent un relèvement des salaires de 20 %, afin de les rajuster au coût progressif de la vie. Ils réclament aussi une commission paritaire pour contrôler la courbe de la vie chère.

Dockers du Havre. — Les ouvriers du port ont réclamé il y a quelque temps, une augmentation de salaires, donnant aux patrons un délai de réponse fixé au 20 janvier.

En prévision de la lutte à soutenir, le syndicat cherche tous les moyens de réussite. Il compte notamment sur la solidarité des autres organisations.

Les marins. — Le Conseil national de la Fédération des marins s'est réuni vendredi au siège de la C.G.T. après avoir assisté aux obsèques du camarade Poncet.

Le Conseil a protesté contre la taxe de 1, 10 % sur le chiffre d'affaires appliquée aux marins pêcheurs sur leur part de pêche. Cette part de pêche, c'est le salaire de l'ouvrier pêcheur. Il est imposé deux fois sur son travail : 1° impôt sur les salaires ; 2° taxe sur le prétendu chiffre d'affaires.

Ensuite, un vœu en faveur de la paix a été émis à l'unanimité.

Le Conseil a continué ses travaux hier. Il s'est prononcé pour le maintien des revendications de salaires déposées pour toutes les catégories et contre le sur-salaire familial, dont les inconvénients sont démontrés.

Le Conseil a adopté la formule : « A travail égal, salaire égal » et s'est prononcé pour la réglementation et l'hygiène du travail.

Un Comité de vigilance comprenant le bureau et un délégué par bassin a été formé et a pleins pouvoirs jusqu'au Congrès national pour faire face aux événements.

Diverses questions administratives ont été également solutionnées.

DANS LE LIVRE

Appel des Syndicalistes révolutionnaires de Paris (Imprimeurs, Typos, Lino, Clicheurs)

Le syndicalisme révolutionnaire, groupement de classe, admet dans son sein tous les travailleurs soucieux de la lutte à mener pour la disparition du salariat.

Toutefois, il ne peut accepter qu'une partie de ces travailleurs groupés dans une organisation politique ou philosophique, émettent la prétention de faire dévier l'action syndicale vers les buts particuliers de cette organisation.

Pour conserver au syndicalisme l'indépendance dont il ne peut se dépouiller, soit en faveur d'un gouvernement — comme en 1914 — soit en faveur d'un parti — comme actuellement — les syndicalistes révolutionnaires doivent s'organiser sérieusement.

En conséquence, nous faisons un appel très pressant aux travailleurs du Livre partageant cette conception pour qu'ils assistent à la réunion qui aura lieu ce matin, 30 janvier 1924, à 10 heures, petite salle de l'Union des Syndicats, rue de la Grange-aux-Belles, 33.

Y prendront la parole les camarades CAZALS et Marie GUILLOT, anciens secrétaires de la C. G. T. U.

Un groupe de minoritaires du Livre.

Le Syndicalisme chez les fonctionnaires

La prétention ridicule du Parti communiste (parti politique où l'on rencontre des patrons et des ouvriers, des commerçants et des coopérateurs, des laissés pour compte de l'armée, de la politique et d'ailleurs), de vouloir s'occuper de questions syndicales a provoqué des mesures de défiance dans toutes les organisations soucieuses de leur dignité.

C'est ainsi que le 6 janvier, la Fédération des fonctionnaires tenait un Conseil fédéral élargi. Les 1.800 francs étaient à l'ordre du jour. Le « Libertaire » a d'ailleurs publié en son temps le communiqué fédéral.

A cette séance, le Conseil fédéral s'est préoccupé de fixer des limites bien précises pour éviter de donner à la campagne envisagée une allure politique en faveur d'un parti quelconque.

Pourquoi ces mesures de précautions de sauvegarde ? Elles ont été prises après lecture d'un article du Noske français, le capitaine Treint lui-même, paru dans l'« Humanité » du 29 décembre, et qui disait en substance que le Parti devait élargir la lutte des fonctionnaires pour les 1.800 francs en une vaste bataille « politico-économique » contre l'Etat bourgeois.

Les bureaux de la C. G. T. U. et de l'U. D. U. aiment le travail tout fait. Ils ont abdiqué devant le Parti à qui ils laissent faire le travail syndical. Nous assistons à une époque de rois fainéants et de maires du palais. Après cela, rien n'est plus facile de démontrer que le syndicalisme n'est plus bon à rien et que le P. C. a bien mérité de la patrie ouvrière qui le récompensera... aux prochaines élections.

Pour en revenir au Conseil fédéral des fonctionnaires, qui n'a pas voulu abdiquer, malgré qu'il ne possède pas des révolutionnaires éprouvés comme Monmousseau et Brançon (grève des cheminots 1910, du gaz 1923), le Conseil ne veut pas suivre le vigoureux étalon du P. C. Mieux même, les militants fonctionnaires qui sont sympathiques à la C. G. T. U. blâment une telle prétention de l'ancien volontaire de la Pologne impériale. Les fonctionnaires autonomes ne voulaient pas se laisser « féconder ».

Y aurait-il plus de sagesse chez les autonomes que chez les unitaires et confédérés ? Ce cas particulier des fonctionnaires mérite une mention spéciale.

C'est à désespérer du bon sens prolétarien si l'unité ne se réalise pas chez les fonctionnaires.

La Fédération « autonome » des fonctionnaires, avec Laurent comme secrétaire, n'a pas l'air de craindre l'unité.

La Fédération « confédérée », avec Digat et d'autres, ne doit pas être réfractaire à l'unité.

La Fédération « unitaire » avec Lartigue a plutôt l'esprit syndicaliste que communiste. Dans sa majorité, elle échappe aux tentatives de fécondation du P. C.

Qu'attendent donc les fonctionnaires pour réaliser un Cartel unique d'abord, et ensuite la fusion et l'unité dans les branches où cela est nécessaire ?

Faut-il encore que Treint publie d'autres articles et lâche d'autres coups de pistolet pour vous faire comprendre les intentions formelles de son Parti politique ?

Un fonctionnaire.

AU PAYS DE L'ARDOISE

Domestiques, valets, larbins

C'est à Misengrain, dans ce milieu situé à dix kilomètres de Segré, dont la principale industrie est l'ardoise, que jeudi 10 janvier le camarade Doucet, secrétaire permanent des syndicats du textile de Troyes vint nous faire une conférence sur l'anniversaire de l'occupation de la Ruhr.

Avec une rare précision il nous démontra les conséquences de cette occupation d'un accent sincère il déchira le voile habituellement jeté sur la complexité gouvernementale, en un mot sur toute cette vaste coalition des intérêts bourgeois qui ne sont pas les nôtres en face desquels les travailleurs doivent se dresser résolument.

Eloquemment il blâma tous les politiciens des parlements d'Europe pour leur impuissance à résoudre les questions intéressantes la vie des peuples. Est-il possible dans un milieu composé de bateleurs, d'avocats sans cause, et de médecins sans client, où la volonté du mieux intentionné sombre, de faire quelque chose de profitable pour les travailleurs ?

Alors, en phrases précises, il nous indiqua tout le danger que comporte l'avenir si les ouvriers ne saisissent pas ces vérités et ne comprennent pas la nécessité d'être étroitement et solidement groupés dans leurs organisations syndicales où tous doivent rentrer en foule, et où chacun doit faire un effort personnel en faveur de la plus grande unité ouvrière.

Telles furent les grandes lignes de cette conférence. Le camarade Doucet est de ceux qui composent la majorité de la C. G. T. U. Il nous parla des conseils d'usine et de quelques autres questions encore, dont nous ne partageons pas entièrement le point de vue. Malgré ces petites choses nous en apprécions l'ensemble, et personnellement, je le remercie de s'être comporté en syndicaliste.

Aujourd'hui seulement, à l'occasion de ce compte rendu, je tiens à mettre sous les yeux des lecteurs du *Libertaire* un fait qui nous démontre le malheureux état d'esprit, fait de servilité, qui anime certains fonctionnaires de la C. G. T. U.

Il y a environ deux mois, dans la même salle, devant le même public, les camarades Delhomme, secrétaire de l'U. D. de la Sarthe, et Hurtel, délégué du Comité d'action, secrétaire d'une section communiste, vinrent eux aussi nous faire une conférence sur l'Impérialisme et la Guerre, sujet amorcé par des lettres flamboyantes s'élevant sur des affiches double colombier.

A notre étonnement, ni l'un ni l'autre ne s'attachèrent sur le véritable sujet. Notre stupeur fut à son comble lorsque nous entendîmes Hurtel, communiste, examiner les possibilités d'action du syndicalisme et Delhomme, soi-disant syndicaliste, nous par-

ler de la Russie révolutionnaire avec son « communisme intégral », le tout couronné par une attitude provocante et déplacée pour l'auditoire syndicaliste qu'ils avaient devant eux.

Le fait capital de cette inoubliable soirée se trouve résumé brièvement dans ce qui suit et je le livre à la méditation des milieux syndicaux.

Après la réunion, le conseil syndical s'entretint avec Delhomme au sujet d'une question d'argent. Ni l'U. D., ni la section ne les ayant munis du nécessaire pour voyager, il s'agissait donc de donner vingt francs aux deux orateurs pour qu'ils puissent le soir regagner Segré en auto. Devant les hésitations du conseil, le camarade Delhomme, un homme rompu à toutes les disciplines, vint à déclarer qu'il en référerait à son « supérieur », le secrétaire de la huitième région, résidant à Tours et dont il n'était que le « domestique ».

La phrase nous frappa si fort qu'elle paralysa en nous toute volonté de protestation. Vraiment ces deux hommes, deux propagandistes venus pour jeter un peu de lumière dans les cerveaux enténébrés des travailleurs et sonner le réveil de l'esclave, nous laissaient deviner une hiérarchie syndicale ! Des camarades, que l'on croyait dégagés de cette mentalité de valets de chambre, nous avouaient justement n'être que des domestiques, des larbins et des valets !

Etait-ce possible qu'un fonctionnaire de la C. G. T. U. puisse avoir un pareil ascendant sur ceux qu'il avait honorés de sa confiance ?

Alors nous qui sommes encore au travail, que sommes-nous dans cette caserne puisque nous sommes délégués et représentants se considèrent en supérieurs et en inférieurs ? Je laisse à d'autres le soin de répondre.

Germinal LELIEVRE.

Secrétaire du syndicat des ardoisiers de Misengrain.

Note de la Rédaction. — Nous avons montré cet article au bureau central de la Minorité syndicaliste.

Le Bureau central prie les syndicats de province de se méfier de ces commis-voyageurs d'un parti politique qui abusent de leurs fonctions syndicales pour tromper les travailleurs.

Ils arrivent, la plupart du temps, par surprise, sans aucun mandat syndicaliste précis, et, suivant le milieu, se posent en syndicalistes purs ou en chevaliers de la subordination, ou en mitigés, quand, par surcroît, ils ne soutiennent pas de l'argent aux caisses syndicales, ce qui est arrivé à Misengrain.

Il faut se méfier de ces camelots politiques.

DANS LA HAUTE-VIENNE

Le Syndicalisme « fécondé »

Lorsque au mois de mars 1923, 23 syndicats contre 3, demandèrent à la section communiste de Limoges de s'occuper de ses affaires et de laisser les syndicats tranquilles, nul d'entre nous ne se serait douté que le congrès départemental de juillet de la même année nous donnerait d'un bureau communiste. Notre loyauté nous avait jusqu'à la bêtise, la trahison de quelques dégoûtants polichinelles, et voici les larbins du parti communiste installés en maîtres à l'U. D. de la Haute-Vienne.

De cette honorable association il devait sortir un travail de géant, le syndicat allait pousser dans tous les coins de ce département redevenu rouge, ceux déjà existants verraient leurs effectifs croître et multiplier. Hélas, nous voici loin du beau rêve moscouitaire ; rongés par le chancre de la politique, les syndicats s'annient chaque jour à la grande joie du patronat, qui certainement remercie ses nouveaux alliés, quelques-uns même ont disparu et pas un seul syndicat nouveau n'a été créé.

Ah ! pour la destruction nos apprentis dictateurs peuvent revendiquer leurs compétences, toute leur malaisance activité est dirigée contre les syndicats et les militants qui dans notre département se dressent contre la vague politicienne, mais la lutte contre le patronat, allons donc, c'est bon pour les petits bourgeois de la céramique et de la chaussure et puis enfin c'est un peu trop dangereux ; on risque d'y perdre sa place et la précieuse amitié de son patron.

Lasse de recevoir des coups, la minorité a enfin compris qu'il était de son devoir d'organiser et de faire résolument face à la meute des politiciens qui aboie à ses chausses, nous ne suivrons certes pas ces Messieurs sur leur terrain de mensonges et de calomnies, nous les laisserons volontiers dans leurs ordures, mais à leur place nous accomplirons ce qu'ils se devaient d'accomplir. Education révolutionnaire des ouvriers et lutte de tout instant contre le patronat.

André BRISAUD.

FAITES DES ABONNÉS au « Libertaire »

Découpez le placard ci-contre et faites-le remplir par un camarade

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an..... 64 fr.	Un an..... 96 fr.
Six mois..... 32 fr.	Six mois..... 48 fr.
Trois mois..... 16 fr.	Trois mois..... 24 fr.

Chèque postal : Ferandel 586-65

De préférence utilisez notre Compte Chèque Postal Ferandel n° 586-65 Paris Vos frais d'envoi de fonds ne s'élèveront qu'à 0 fr. 25 — aucun risque de perte.

Le Conseil National de la Fédération postale

C'est aujourd'hui que se tiendra rue Grange-aux-Belles, le Conseil National de la Fédération postale unitaire.

A l'ordre du jour il y a :
Examen de la situation ; — Fixation de l'ordre du jour du prochain Congrès.
Le Conseil National s'ouvrira à 9 heures.

Le Secrétaire : LARTIGUE.

Conseil Général du Bâtiment

Il est rappelé que le Conseil général du S.U.B. s'ouvrira ce matin à 8 h. 30, avenue Mathurin-Moreau.

Sont invités spécialement les Conseils des sections techniques et les bureaux des sections locales.

En raison de l'importance de cette assemblée, nous comptons sur la présence de tous.

Le secrétaire : CHARBONNEAU.

Appel aux sciurs de pierre

Malgré les menaces lancées hier par les dirigeants de la C.G.T.U. et de l'U.D.S., il importera de rechercher les responsabilités de la tuerie du 11 courant.

Malgré leurs jérémiades, le temps n'effacera pas les marques du sang ouvrier, dans la maison que les syndicats ont édifiée au prix de tant d'efforts.

Il n'est pas dans notre rôle d'attiser les haines ou parler de représailles, les victimes immobilisées par les moscouitaires suffi- sant amplement au tableau de chasse des bas politiciens, des fromagistes et des imposteurs du P. C. et de la C.G.T.U.

Néanmoins, nos camarades devront dire si les trousseurs qui, pendant 8 jours, avaient établi leur poste de commandement au P. C., 120 rue Lafayette, n'ont pas à lâcher les rênes et passer la main à d'autres.

Les sciurs de pierre tendre sont convoqués ce matin, à 9 h., salle des grèves, bourse du travail. Appel à tous les corporants sans distinction, pour juger des événements.

Le secrétaire : LECHAFT.

Contre le crime politique

Les syndicats du bâtiment de Saint-Etienne, Chauvigny, Migné, Saint-Avon, protestent énergiquement contre le crime politique commis en la Maison des Syndicats, rue de la Grange-aux-Belles.

Communiqués Syndicaux

Emballleurs. — Réunion du Conseil, mardi 22 janvier, à 20 h. 30, salle Henry-Perrault, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau.

Fumistes confédérés. — Permanence ce matin, de 9 heures à midi, bureau 10, premier étage, Bourse du Travail.

Gas de Paris (confédéré). — Douleurusement ému par les incidents sanglants de la rue Grange-aux-Belles, le Conseil d'administration du Syndicat général du Personnel de la Société du Gaz de Paris, réuni le 18 janvier, au siège, 211, rue Lafayette, regrette, une fois de plus, les meurs de violence introduites dans le syndicalisme par les éléments politiciens.

Constatant que la violence a toujours appelé la violence et que ceux qui ont semé la haine ne peuvent récolter que la haine, il s'incline tristement devant la tombe de ses victimes ouvrières et il envoie à leurs familles éplorées l'expression de ses condoléances attristées.

Habillement. — Section de mesure pour dames, Conseil de la Couture, demain, à 20 h. 30, salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail.

Le Syndicat invite ses adhérents à assister en nombre à l'anniversaire de Louise Michel. Rendez-vous à 14 heures, métro Champétreux.

Machinistes et Accessoires. — Le Conseil, dans sa dernière séance, a décidé de tenir la permanence les samedi et dimanche matin pour pouvoir satisfaire les chefs machinistes qui auraient besoin de monde, pour les matinées.

Ornementalistes confédérés. — Permanence ce matin, de 9 à 12 heures, bureau 10, premier étage, Bourse du Travail.

Serruriers confédérés. — Permanences du dimanche : de 9 heures à midi, bureau 10, premier étage, Bourse du Travail ; de 10 heures à midi, maison Roux, 89, rue de Vanves (14°).

Travailleurs de la Pierre. — Mardi, 22 janvier, à 17 h. 30, Conseil au siège, 60, rue Charlot.

Voiture-Aviation et Maréchalier. — Courbevoie : Permanence, 10 heures à midi, Maison du Peuple, 33, rue Adam-Ledoux.
13° arrondissement. — Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, 2e étage, bureau 13. Que les camarades se munissent de leur carte 1923 pour retirer celle de 1924.

Levallois : Maison Commune, 28, rue Cavé, réunion-permanence de 10 heures à 11 h. 30.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Camarade administrateur du « Libertaire »
9, rue Louis-Blanc, Paris (10°)

Ci-joint veuillez trouver (ou bien)

Je vous adresse ce jour d'autre part la

somme de.....

en mandat-poste (ou carte) ou chèque

postal pour un abonnement de..... mois.

NOM et PRENOMS.....

PROFESSION.....

ADRESSE.....

DEPARTEMENT.....

Colombes : Les camarades de Colombes et de la Garenne-Colombes sont priés de remettre leur carte 1923 au camarade Boutin, aujourd'hui, de 10 heures à midi, Maison du Peuple, rue des Voies-du-Bois. Ce camarade fera le nécessaire pour leur procurer la carte 1924.

DANS LE S.U.B.

Bâtiment. — Conseil général ce matin, à 8 heures et demie, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Serruriers. — Demain, à 18 heures, bureau 15, Conseil de la Section.

Charpentiers en bois (minorité). — Les camarades de la minorité de la Section sont convoqués pour la réunion qui aura lieu le mardi 22 janvier, à 17 h. 30, Bourse du Travail, 3e étage, salle des Commissions.

Ordre du jour : Organisation de la minorité.

Charpentiers en fer. — Réunion du Conseil, des délégués de chantiers et des vieux compagnons ce matin, à 8 h. 30, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Minorité des P.T.T. — Réunion demain lundi, à 21 heures, au siège de la Fédération postale, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Appel pressant à tous adhérents et sympathiques.

Minorité syndicaliste du Nord. — Réunion le mercredi 23 janvier, à 19 h. 30, salle Saint-Anne, rue Léon-Gambetta, Lille.

Compte rendu du Congrès de Paris, par Sémat.

La Vie de l'Union Anarchiste Paris et Banlieue

ECOLE DU PROPAGANDISTE ANARCHISTE

L'Ecole du Propagandiste anarchiste ayant définitivement fait sa réouverture, invite tous les camarades femmes et hommes désireux de s'instruire à venir assister librement à ses cours.

L'Ecole a pour but l'éducation de l'individu, désireux d'acquiescer les connaissances nécessaires pour pouvoir à son tour enseigner aux camarades moins favorisés que lui et leur démontrer le fondement et la beauté de l'idéal anarchiste.

Le programme des cours est ainsi constitué et paraîtra chaque semaine dans le « Libertaire ».

Cours supérieur de français, histoire, philosophie, arts appliqués :

Cours de français pour illettrés et camarades étrangers.

En outre, des promenades-conférences sur l'art auront lieu le dimanche dans les musées, sous la conduite de peintres et de sculpteurs de talent.

Par suite de la fermeture de la Maison Commune, l'Ecole est transférée au 51, rue du Château-d'Eau, café Huetel (métro : Château-d'Eau).

Pour tout ce qui concerne l'Ecole, écrire à Chéron, à la Librairie.

Groupe théâtral. — Le Groupe théâtral adresse un appel aux camarades qui se sentent des dispositions pour le théâtre. Il sollicite aussi le concours des camarades musiciens, en vue de la constitution d'un orchestre. Pour les adhésions : le samedi, de 17 à 19 heures, au « Libertaire ».

P.-S. — Les camarades qui ont en leur possession des exemplaires non utilisés de « Claude Voinet » sont priés de les renvoyer à Brutus Mercereau.

Groupe du 12°. — La conférence Colomer aura lieu mercredi prochain, salle Favre, 35, rue de Reuilly.

A la suite de la fermeture des salles de la « Famille nouvelle », la réunion du lundi n'aura pas lieu. Tous les copains sont priés de passer lundi, de 14 heures à 19 heures, 9, rue Louis-Blanc, pour retirer les affiches destinées à être collées dans le 12°.

Province

Groupe de Romans. — Les camarades sont priés d'assister à la réunion de jeudi prochain pour différentes questions : 1° rendement de comptes ; 2° congrès et possibilité d'une tournée de propagande.

Communications diverses

Groupe de Libre-Pensée et d'Etudes sociales de Bezons. — Le Groupe organise une conférence publique le vendredi 25 janvier, à 20 h. 30, salle de l'ancienne mairie, place de la République.

Sujet : « Education, par la camarade Madeleine Verpet. »

Invitation est faite à tous.

La Muse rouge. — En raison de la fermeture de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne, la gogollette hebdomadaire des poètes, chansonniers et artistes révolutionnaires, aura lieu dimanche soir 20 courant, à 20 h. 30, salle de l'Europe, 32, boulevard des Batignolles.

Fédération Espérantiste ouvrière. — Aujourd'hui, à 14 heures, à la « Bellevilloise », exposition de l'« Antinationaliste ». Appel aux bonnes volontés.

L'Art libre. — Les anciens camarades de la Section chant de l'Art libre sont priés de venir assister nombreux à la réunion qui se tiendra aujourd'hui, à 9 heures, au bar de la Meirle, 61, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Essai de reconstitution de la Section de chant.

Viso. — Ponemos en conocimiento de todos los compañeros de Francia y extranjero, que el periódico « Liberion » saldrá el 1° Febrero. Los camaradas que lo deseen pueden hacer los pedidos a la siguiente dirección :

9, rue Louis-Blanc, Paris (10°).

Numero sueto : 0,25 centimes.

Paquetes de 30 ejemplares : 6 francos.

Cheque postal : Ferandel 586-65, Paris (10°).

Nota. — Al resguardo de los cheques hacer esta remarca. (Para Liberion.)

PETITE CORRESPONDANCE

Les Camarades polonais ayant des renseignements sur le mouvement anarchiste polonais sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Kattowski. Lui écrire, au « Libertaire ».

Douarre-Bonnefont, à Ambert. — Avons reçu les 60 francs. Ton abonnement expire le 15-1-25.

Pierre Bourey, chez le pharmacien, 5, rue Grande, à Cannes, sollicite des journaux chi-nois (dialecte de Canton ou Pékin).

Copain vendrait une bicyclette course en bon état. Si amateur, écrire à Dudule, au « Libertaire ».

Michel Frankar est prié de donner de ses nouvelles à C. Mattart.